

ANDRÉ CAQUOT

KULITTA A OUGARIT ?

Il n'est pas inconvenant qu'une petite place soit laissée à l'ougaritologie dans un recueil d'hommages à Emmanuel Laroche, car cette branche des études sémitiques doit beaucoup à son œuvre, en particulier à sa contribution aux *Ugaritica* V qui a rassemblé et enrichi ce qu'on sait du hourrite de Ras Shamra. Sans prétendre faire le bilan de ce que le travail d'Emmanuel Laroche a apporté à l'ougaritologie, rappelons quelques acquis dont cette discipline est redevable envers les études anatoliennes. On ne sera pas troublé par la pluralité des *b'lm* dans le « panthéon d'Ougarit »¹ si l'on considère qu'elle correspond à la multiplicité des « dieux de l'orage » dans les listes divines hittites. Aucun interprète des textes de Ras Shamra ne se laissera plus aller aux spéculations qu'inspira longtemps le *'il'ib* des tablettes sémitiques alphabétiques depuis que le hourrite *'in'atn* en a donné la clé², prouvant qu'il s'agit d'un « dieu-père » et indiquant que l'élément *'ib* est une simple variante de *'ab* due probablement à une harmonisation vocalique. Il reste à savoir si ce « dieu-père » est un père des dieux, une sorte d'Alalu sémitique. Des listes de divinités (comme *CTA* 48) et des rituels (*CTA* 36) le nomment avant El qu'il faut mettre au même rang qu'Anu, mais les renseignements très précis qu'apporte le poème de Danel et d'Aqhat montre que c'est plutôt un ancêtre de l'homme. En effet, l'un des devoirs du fils (peut-être du prince héritier seulement) est d'ériger dans le sanctuaire la stèle du *'il'ib* de son père³. Il est probable que lors des célébrations religieuses, une sorte de priorité était reconnue au culte de l'ancêtre royal⁴, et cela suffirait à expliquer pourquoi la mention du *'il'ib* précède dans les listes divines celle du père des dieux *'il*. C'est une figure étrangère au panthéon proprement dit et il ne faut pas s'attendre à voir le *'il'ib* jouer un rôle dans les mythes. La quasi-absence de Dagan dans les textes littéraires, où ce dieu ne fait que fournir un patronyme à Ba'al, est plus surprenante, et le problème posé reste sans solution. Mais l'équation Dagan-Kumarbi établie par les théologiens hourrites et expliquée par E. Laroche⁵ est une donnée certaine, et si elle demeure à nos yeux énigmatique, c'est que notre connaissance de la mythologie ougaritique comporte

(1) J. Nougayrol, *Ugaritica* V, Paris, 1968, p. 48.

(2) E. Laroche, *Ugaritica* V, p. 523.

(3) *ID* (*CTA* 17) 1, 27.45 ; 4, 16.

(4) Une tablette rituelle découverte en 1977 à Ras Ibn Hani (n° 26) vient d'attester le sacrifice du roi au *'il'ib*.

(5) *Ugaritica* V, p. 524.

encore bien des lacunes. Pour élucider certaines énigmes religieuses que les tablettes de Ras Shamra continuent de leur poser, les sémitisants ne devraient-ils pas solliciter plus régulièrement le secours des hittitologues? La modeste note que voici tend à suggérer qu'une divinité ougaritique, mineure et presque insoupçonnée, est identique à une figure subalterne du panthéon hourrite hittitisé.

* *

L'un des principaux moments du poème ougaritique de Ba'al raconte la construction de son palais, et celle-ci n'a pu se faire sans que le père des dieux, El, garant de l'équilibre des puissances qui s'affrontent dans l'univers, ait accordé son autorisation. Celle-ci a d'abord été demandée par la principale alliée de Ba'al, la déesse 'Anat, à la fin du texte qu'on peut intituler « Ba'al et 'Anat »⁶. Le passage est mutilé, mais il est aisé de le restituer d'après la première colonne du poème suivant, où les revendications de Ba'al sont exposées au dieu-artiste Kothar⁷, et d'après la colonne IV de cette tablette, où l'on voit Athirat, achetée par les objets précieux que Kothar a forgés pour elle, présenter au dieu El les mêmes doléances⁸. Après deux phrases parallèles dont le sens ne fait aucun doute, « Ba'al n'a pas de maison comme (*km*) les dieux, il n'a pas de palais comme les fils d'Athirat », les termes « maison » et « palais » se trouvent relayés par des syntagmes comprenant *mīb*, « demeure », ou *mīll*, « abri », et un nom de divinité, successivement « El », « ses fils (d'El) », « Athirat de la mer », *klt knyt*, « Pidray la fille de lumière », « Talay la fille de pluie » et « Arsay ». Il n'est pas toujours facile de déterminer le sens exact des syntagmes génitifs dans les langues sémitiques, et c'est le cas ici pour *mīb* ou *mīll* suivis d'un nom divin. Malgré l'absence de la particule *km* on a généralement compris que Ba'al désirait avoir « une demeure comme El, un abri comme ses fils », mais quand les déterminants sont les noms d'entités cosmo-météorologiques Pidray, Talay et Arsay, dont l'une est connue pour être une fille de Ba'al, on admet qu'il faut traduire « demeure pour... ». Cette distinction ne me paraît pas s'imposer, car les arguments invoqués pour obtenir d'El l'autorisation d'édifier le palais de Ba'al sont d'une part la nécessité pour ce dieu de loger sa famille, et d'autre part celle d'exercer le devoir d'hospitalité en accueillant éventuellement El, ses fils et Athirat. Je traduirais donc uniformément « demeure pour... ». Mais la principale difficulté de ce passage réside ailleurs : que signifie *klt knyt*?

Le premier traducteur de ce poème, Charles Virolleaud, risque d'avoir fourvoyé la totalité de ses successeurs en expliquant *klt* comme un substantif identique à l'hébreu *kallāh*, accadien *kallatu*, traduits conventionnellement par « fiancée » ou « jeune épouse »⁹. Encore Virolleaud avait-il eu la prudence de ne pas essayer de rendre *knyt* et son exemple était suivi par J. A. Montgomery et Z. A. Harris qui présumaient que *knyt* était un « nom de temple »¹⁰, opinion tout à fait justifiée par le suffixe d'ethnique féminin *-yt*. Cette voie n'a pas été reprise, et tous les ougaritologues venus ensuite ont préféré l'explication avancée en 1936 par H. L. Ginsberg,

(6) V AB (CTA 3) 5, 46 sq.

(7) II AB (CTA 4), 1, 10-19.

(8) II AB (CTA 4) 4, 50-57.

(9) Syria XIII (1932), p. 115.

(10) The Ras Shamra Mythological Texts, Philadelphie, 1935, p. 104 sq.

ou plutôt l'une des deux solutions qu'il a proposées¹¹. Sa traduction hébraïque était *ha-kallāh ha-tammāh*, « la parfaite épouse », mais son commentaire invoquait l'adjectif féminin accadien *kanūlu* qui signifie « vénérée, adorée ». En même temps, Ginsberg laissait le choix entre le singulier et le pluriel. La traduction « la parfaite épouse » a été maintenue par A. Jirku¹², mais U. Cassuto¹³, H. L. Ginsberg¹⁴ lui-même et J. Aistleitner¹⁵ ont préféré le pluriel « épouses parfaites » ou « impeccables ». Cette interprétation assimile *knyt* à un dérivé de la racine *kwn* représentée par l'accadien *kinu* (*kittu* au féminin) et par l'hébreu *kén* et ne peut rendre compte du *-y-*. En revanche, l'accadien *kanūlu* semble se rattacher à une racine *kny* qui peut recouvrir, outre l'accadien *kanū*, « vénérer », le verbe qui signifie « donner un nom » en hébreu, araméen et arabe. Cette étymologie a donc été plus souvent acceptée, G. R. Driver¹⁶ maintenant l'adjectif au singulier, C. H. Gordon¹⁷, Th. H. Gaster¹⁸, A. van Selms¹⁹ et J. C. De Moor²⁰ préférant le pluriel.

La traduction « épouse » n'a rien d'irrecevable : *klt* a bien ce sens en ougaritique, au moins une fois, dans le recensement familial CTA 81, sans qu'on soit exactement informé du statut social de la personne ainsi désignée. L'embarras commence lorsqu'on se demande ce que le terme signifie dans le contexte mythologique du poème de Ba'al. S'agit-il d'une épouse du dieu? Si l'on opte pour le pluriel, peut-il s'appliquer aux déesses nommées ensuite et dont l'une au moins, Pidray, apparaît bien ailleurs²¹ comme une fille de Ba'al tandis que la troisième, Arsay, a été définie comme une variante de l'Allatu mésopotamienne, proche par conséquent de la déesse Ereshkigal²², ce qui ne la qualifie guère pour servir de parèdre au dieu de l'orage. Est-ce une déesse inconnue? Mais alors, pourquoi ne pas supposer que *klt* est son nom propre? L'épithète *knyt* ne signifie sûrement pas « légitime » ou « parfaite », car cet adjectif ne peut être dérivé de la racine *kwn*, et le rattachement à *kny*, racine non attestée en ougaritique, offre des difficultés dont témoignent les hésitations des exégètes. C'est pourquoi on envisagera de revenir à la solution de Montgomery et Harris : comme la grande majorité des noms à suffixe *-y-*, *knyt* pourrait être un adjectif ethnique au féminin.

L'interprétation de *klt* comme un nom propre se recommandera de la triple attestation d'une déesse *klt* dans les documents hourrites alphabétiques. Ce nom est toujours précédé de celui d'une autre divinité, *nnt*, et le couple ainsi constitué est régulièrement environné de déesses. Il précède toujours des divinités du sexe féminin : Nubadig et Bibita en 24.261 ligne 7, Adama et Kubaba aux lignes 22-23 de la même tablette, Daqit et Nikkal en 24.295 ligne 11. En deux occurrences sur trois le couple *nnt-klt* est également précédé de noms de déesses : Nikkal en 24.261 ligne 22 et les

(11) *Kitvėy Ugarit*, Jérusalem, 1936, p. 19.

(12) *Kanaanäische Mythen und Epen aus Ras Shamra*, Gütersloh, 1962, p. 38.

(13) *Ha-ēlah 'Anat*, Jérusalem, 1951, p. 72 = *The Goddess Anath*, Jérusalem, 1971, p. 103.

(14) Dans J. B. Pritchard, *Ancient Near Eastern Texts*, Princeton, 1950, p. 133.

(15) *Die mythologischen und kulturellen Texte aus Ras Shamra*, Budapest, 1959, p. 37.

(16) *Canaanite Myths and Legends*, Edimbourg, 1956, p. 93.

(17) *Ugaritic Literature*, Rome, 1948, p. 28.

(18) *Thespis*, New York, 1950, p. 163.

(19) *Marriage and Family Life in Ugaritic Literature*, Londres, 1954, p. 36.

(20) *The Seasonal Pattern in the Ugaritic Myth of Ba'lu*, Neukirchen, 1971, p. 32.

(21) Dans le mythe des « Noces de la Lune » (CTA 24), l. 26.

(22) J. Nougayrol, *Ugaritica* V, p. 55.

Hudena-Hudellura en 24.295 ligne 11. Le correspondant du couple dans les textes hittites est bien connu : Ninatta et Kulitta, toujours associées, figurent dans de nombreux traités et rituels, vers la fin de la série des divinités qu'il convient d'invoquer comme garantes ou d'honorer par des offrandes²³. A Yazılıkaya, elles suivent Šauška²⁴, de même les rituels et traités les nomment constamment à la suite d'Ishtar sous l'une ou l'autre de ses variétés locales. Elles semblent ainsi vouées au rôle de « premières hiérodules »²⁵ de la grande déesses hourrite. C'est ce qui ressort de la moins laconique des références hittites, un passage du mythe de Hedammu où l'on voit Ishtar ayant achevé sa toilette demander à [Ninatta et] Kulitta de prendre pour en jouer l'instrument *galgalluri* et, semble-t-il, de surveiller la mer pour y guetter Hedammu²⁶.

La comparaison des rituels hourrites de Ras Shamra et des listes divines des traités et rituels hittites montre que les premiers donnent au couple Ninatta-Kulitta une position moins fixe que les seconds, mais les uns et les autres les groupent avec d'autres déesses. La déesse *klt* des Sémites d'Ougarit est elle aussi associée à des divinités féminines, étant insérée entre Athirat — dont elle pourrait être la suivante — et Pidray la fille de Ba'al. L'objection qu'on peut faire à son identification à Kulitta est l'absence de Ninatta dont elle est ailleurs inséparable. Mais est-il interdit de présumer que le mythe ougaritique révèle un état d'organisation théologique où les deux déesses ont encore une existence indépendante et où Kulitta garde des traits de divinité locale, puisqu'elle est accompagnée de son épithète ethnique, *knyt*, « celle de Kn », toponyme inconnu, ce qui interdit de spéculer davantage sur les origines ultimes de Kulitta?

Il existe à Ras Shamra une autre référence à cette *klt* dans laquelle je propose de reconnaître Kulitta. C'est l'inscription de l'étiquette cylindrique PRU II 175 : *spr. tbsr/klt. bt špš*. Virolleaud l'a traduite « Dossier de *Tbsr* (nom propre) la Fiancée de la Maison du Soleil ». Son interprétation de *tbsr* n'est pas invraisemblable : on connaît à Ougarit comme en d'autres onomastiques sémitiques des anthroponymes féminins ayant le schème d'une troisième personne du féminin de l'inaccompli, ainsi *trhy*²⁷ et *tl'y*²⁸; la racine *bšr* a sûrement fourni un nom propre de personne en PRU V 67, 3. Mais le nom *spr*, « écrit, liste, état » n'est jamais suivi d'un anthroponyme comme ce serait le cas pour cette mystérieuse étiquette. Le titre « Fiancée de la Maison du Soleil » ne peut pas ne pas laisser perplexe, et cette ligne serait rendue de manière moins insatisfaisante, compte tenu des remarques faites plus haut, par « Kulitta fille de Shapshu ». Il faut alors envisager pour *tbsr* une interprétation tout autre que celle de l'éditeur. Le mot étant hapax, force est de recourir à l'étymologie. Le schème de *tbsr* est celui d'un nom verbal, ou d'un substantif d'action; la racine est attestée plusieurs fois : en trois passages du poème de Danel et d'Aqhat (I D 1, 33; III D 4, 20.31) le verbe *bšr* ne peut s'expliquer qu'à la lumière de l'arabe *bašura*, « voir », mais en CTA 13, 5 il signifie clairement « couper » et doit être rapproché de l'accadien *bušsuru*, « dépecer », de l'araméen *bešar*, « retrancher, diminuer », de l'hébreu biblique

bāšar, « couper les raisins ». Cette dernière acception invite peut-être à proposer pour le nom *tbsr* la traduction « vendange », et on supposera que la tablette étiquetée comme « état de la vendange de Kulitta fille de Shapshu » était une liste de travailleurs employés à la vigne d'un domaine sacré ou un décompte de jarres de vin fournies par différents prestataires. Il n'est pas étonnant que la déesse ait eu droit à des offrandes, du moment qu'on lui reconnaît le droit à une place dans le temple de Ba'al. Le lien que l'étiquette PRU II 175 paraît établir entre Kulitta et la déesse solaire Shapshu risque de demeurer énigmatique, mais il n'y a pas si longtemps que la tablette 24.244²⁹ est venue révéler une fille de la divinité solaire, celle qui est appelée *'um p̄hl p̄hl*, « la Mère de l'étalon, la Cavale », et dont la présence à Ougarit n'avait jamais été soupçonnée.

(29) Ch. Virolleaud, *Ugaritica* V, p. 564 sq.

(23) Voir A. Götze, *Kulturgeschichte Kleinasiens*², Munich, 1957, p. 131.133.

(24) K. Bittel, *Das helhitische Felsheiligtum*, Berlin, 1975, p. 140, pl. 22, 3.4; 23, 1; 24, 1; E. Laroche, « Les dieux de Yazılıkaya », *RHA* XXVII (1969), p. 71-73.

(25) La définition est de Götze (*Annalen des Mursilis*, Leipzig, 1933, p. 262).

(26) J. Siegelova, *Appu-Märchen und Hedammu-Mythus*, StBoT 14, p. 54-55.

(27) En PRU V, 48.

(28) Tablette 17. 63 (*Ugaritica* VII, Paris, 1978, p. 389).